



VOL. 39 NO 2 - JUIN 2020

VOL. 39 NO 2 - JUNE 2020

DU CENTRE DE LA CAUSE D'ÉLISABETH BRUYÈRE
FROM THE CENTER FOR THE CAUSE OF ÉLISABETH BRUYÈRE

ÉCHOS

FRENCH

ECHOES

ENGLISH





ÉCHOS

VOL. 39 No 2 - JUIN 2020

DU CENTRE DE LA CAUSE D'ÉLISABETH BRUYÈRE

ÉDITORIAL

L'année 2020 laissait miroiter à nos yeux un temps de célébrations et de fêtes à l'occasion du 175^e anniversaire de la fondation de notre congrégation. Mais bientôt, ce ciel ensoleillé s'est couvert d'un nuage des plus sombres : celui d'une pandémie mortelle semant partout souffrances et deuils. Le Coronavirus est venu chambouler tous les domaines de la vie : tous les lieux de rassemblements sont fermés, écoles, universités, églises et autres. Les commerces non essentiels subissent le même sort. Les quarantaines, les confinements, la distanciation sociale et les mesures d'hygiène font force de loi. On se croirait dans un autre monde.

Pourtant, à la faveur de ce désastre, des gestes humanitaires dignes d'éloge surgissent et se multiplient. Des compagnies dérivent de leur production habituelle pour confectionner des produits indispensables à la lutte. De nombreuses personnes en disponibilité offrent leur temps, leurs bras et leur cœur pour accomplir des tâches si humbles soient-elles. Les autorités civiles apportent l'aide financière essentielle aux institutions et aux particuliers. Les professionnels de la santé se donnent corps et âme, au risque de leur vie, pour soulager et guérir les victimes de la maladie. En tous lieux, les yeux s'ouvrent sur le prochain, les cœurs se rapprochent. Le monde sortira meilleur de cette impasse.

Bien que le ciel se soit assombri, le numéro actuel de la publication Échos ne peut passer sous silence le 175^e anniversaire. Il nous présente

l'évolution d'un arbre à partir de sa naissance jusqu'à sa maturité. Pour ce faire, il fait revivre sous nos yeux, grâce à la plume alerte d'une contemporaine de Mère Bruyère, les faits et émotions entourant les premiers jours de la fondation. Finalement, le récit d'un témoignage actuel démontre que le charisme initial s'adapte aux circonstances nouvelles et que, même après 175 ans, *la mission continue*.

Bonne lecture !

Sœur Hugnette Bordeleau



LA SEMENCE EST MISE EN TERRE

APPEL VERS BYTOWN

En dépit de leurs recherches constantes et profondes, les scientifiques ne parviennent toujours pas à résoudre le mystère des origines du monde. Mais en ce qui concerne la fondation de la congrégation des Sœurs de la Charité de Bytown, il en est tout autrement puisque la correspondance authentique de l'époque a été précieusement conservée jusqu'à nos jours. Parcourons les échanges épistolaires qui ont abouti à la création d'une nouvelle congrégation.

Le 7 novembre 1844, Monseigneur Patrick Phelan, évêque coadjuteur et administrateur du diocèse de Kingston dont la cité de Bytown faisait partie, adresse en ces termes une lettre à Mère McMullen, supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal :



« Ma révérende Mère, désirant faire un établissement de charité à Bytown, j'ai jeté les yeux sur votre communauté pour avoir des sujets capables de le fonder et de le diriger. L'objet que j'ai en vue est de procurer à cette ville un asile pour les infirmes, les orphelins et orphelines ; des écoles pour les petites filles pauvres, et de plus, de faire visiter les malades à domicile. »

La prudence humaine suppose deux défis de taille à franchir pour accepter cette fondation : d'abord celui de sacrifier des sœurs même si le personnel de la Maison mère de Montréal est déjà très réduit ;

ensuite, celui d'assurer le bon fonctionnement d'un établissement alors que les fondatrices seraient sans fonds ni salaire. Une seule solution pourrait donc être envisagée : la remise complète du projet entre les mains de la Providence.

Monseigneur Phelan confie cette affaire au Père Pierre Adrien Telmon, O.M.I., curé du lieu. Ce dernier renouvelle auprès des Sœurs Grises de Montréal la demande effectuée par Monseigneur. Après bien des hésitations et en dépit des oppositions soulevées, la demande est acceptée. Quatre sœurs sont nommées pour la nouvelle maison de Bytown : Sœur Dorothee Beaubien comme supérieure, Sœur Thibodeau, Sœur St. Rodriguez et Sœur Saint-Joseph. Immédiatement, celles-ci, aidées de leurs compagnes, s'activent aux préparatifs. De leur côté, Monseigneur Phelan, Mère Mullen et le Père Telmon échangent leurs engagements mutuels tant sur le plan matériel que sur le plan spirituel.



P. P. A. Telmon

Une épreuve vient détourner les plans humains. Sœur Dorothee Beaubien, désignée comme supérieure du groupe des partantes, est frappée de paralysie. Est-ce un signe de Dieu qui vient confirmer les objections de plusieurs sœurs devant cet établissement dans une ville naissante surnommée la Babylone outaouaise ? Le Conseil des Administratrices ne baisse pas les bras. Il faut nommer une nouvelle



Sœur Élisabeth Bruyère

supérieure. Le choix se porte d'abord sur Sœur Fréchette, qui ne se sent pas la capacité d'accepter un si lourd fardeau. Il fallait donc trouver une sœur qui cumule toutes les qualités nécessaires et possède en même temps le courage de se sacrifier et la force d'âme pour accepter une telle mission. Un joyau, quoi.

Sœur Élisabeth Bruyère fut l'élue de Dieu. Nommée par le Conseil le 5 février 1845, elle donne son adhésion dans la foi. Âgée de 26 ans seulement, elle n'a que quatre

ans de profession religieuse, mais elle possède à un degré éminent ces qualités de l'esprit et du cœur qui font l'apanage des héros. On ne peut voir sans admiration l'action de la Divine Providence qui fixe son choix sur une humble hospitalière des orphelines.

Le « oui » de notre Vénérable Mère Élisabeth Bruyère ouvre la porte sur une toute nouvelle vie dans la cité de Bytown. Les rêves de Monseigneur Phelan et du Père Telmon se concrétisent enfin. C'est ainsi qu'il nous est donné, en 2020, de célébrer le 175^e anniversaire de la fondation de notre congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.



TRANSPLANTATION PÉNIBLE

LES DIFFICULTÉS DES DÉBUTS

L'article précédent nous apprend par quels détours de la Providence Mère Élisabeth Bruyère est élue comme supérieure pour la nouvelle mission de Bytown. À partir de ce moment, la destinée de la jeune religieuse prend une tout autre tournure. D'éducatrice auprès des jeunes orphelines, elle devient, dans un rude milieu où n'existe aucune œuvre caritative ou sociale, la courageuse entrepreneuse sur qui reposent tous les espoirs. Pour mettre la main à la pâte, en plus de ses trois compagnes professes, les Sœurs Thibodeau, St-Joseph et Rodriguez, elle peut compter sur une novice, Élisabeth Devlin et une aspirante, Mary Jones. Très bientôt cependant, pour cause de maladie, Mademoiselle Devlin doit quitter la communauté.

Parties de Montréal au matin du 19 février 1845, elles arrivent à Bytown le lendemain vers dix-sept heures. Comme leur maison n'est pas prête, les Pères Oblats leur cèdent temporairement leur presbytère. Le 10 mars suivant marque l'installation définitive des sœurs dans ce milieu : c'est la bénédiction du couvent enfin terminé. Le lendemain, Mademoiselle Mary Jones revêt l'habit des postulantes puis, en présence de trois dames qui se joignent à l'assemblée, le Père Telmon célèbre la messe après avoir béni la chapelle. À la grande confusion des sœurs qui n'avaient pas encore de table, le Révérend Père invite les dames à prendre le déjeuner avec elles. Empruntons aux *Annales des Sœurs Grises de la Croix, 1888*, le récit de ce premier repas pris dans des circonstances embarrassantes.

« Nous nous regardions en riant, disaient les premières sœurs, faisant bon marché de notre état de pauvreté. Afin que ces dames ne trouvent pas le temps trop long, nous avons dit qu'avant de dresser la table, il fallait songer à en fabriquer une de quelque mode nouvelle. Heureusement que les portes n'étaient pas encore fixées, on en prit une qu'on monta sur des tréteaux, et ce fut une affaire faite. On y servoit du café, du pain et du beurre : ce n'était pas, à coup sûr, le festin de Baltazar... mais le repas fut assaisonné de si joyeux propos que les dames assurèrent n'avoir jamais mangé de meilleur appétit. Elles s'étonnaient de voir nos sœurs si gaies, si contentes, les voyant si dénuées de tout, manquant même du nécessaire. »



Maison de fondation

L'analyste continue : « Ce n'était pas sans dessein que le révérend Père avait ainsi exposé à nu la pauvreté de nos sœurs. Dès le jour même, elles reçurent armoire, chaises, table à tiroirs pour le réfectoire, ustensiles de cuisine ; thé, café, sucre, biscuits, etc... »

Voilà nos Mères installées dans l'humble petit berceau de la rue St-Patrice. Elles ont leur maison bien à elles, mais pourtant, elles y sont très à l'étroit. Voici le témoignage des plus anciennes. « Pendant onze mois, le même appartement servait de communauté, de réfectoire et de dortoir. Le soir, nous y descendions nos lits du grenier, et les tables nous servaient de couchettes. La chambre était trop petite pour contenir tout le personnel, quelques-unes étaient obligées d'occuper celle où les hommes travaillaient, de sorte qu'il leur fallait attendre qu'ils soient sortis le soir pour déménager ;



comme les travaux pressaient et commençaient aussi de bonne heure que possible, cela forçait également nos sœurs à être très matinales.

Les exercices de la communauté se faisaient dans un corridor, qui était le seul passage commun ; ainsi nous est-il arrivé, plus d'une fois pendant la méditation du matin, de sentir le frôlement d'un talon de botte venir changer le sujet de nos réflexions en exclamations : les ouvriers passaient par là pour se rendre à leur ouvrage. »

Si les installations étaient des plus rudimentaires, les travaux à accomplir prenaient la proportion de tâches titanesques. « N'étant que six, pour remplir toutes nos œuvres, raconte l'une de ces vénérées anciennes, on peut dire que l'office de chacune s'étendait de la cave au grenier. Même le jour ne suffisait pas : après avoir fait la lessive, enseigné toute la journée, après avoir parcouru la ville, par des chemins impraticables, pour secourir les pauvres et les malades, une fois rentrées le soir harassées et trempées jusqu'aux genoux, il nous fallait prendre sur notre sommeil pour raccommo-der le linge, faire les ménages, laver les planchers et autres ouvrages. »

Ces écrits relatent la vie quotidienne de Mère Bruyère, de nos fondatrices et de celles qui de loin nous ont précédées. Il fallait qu'elles possèdent dans leur cœur un trésor d'abnégation, de courage et de dévouement. Malgré la passion qui animait ces âmes d'élite, les mauvaises conditions matérielles, la surcharge de travail et le contact fréquent avec les contagieux avaient facilement raison de leurs pauvres corps. Il n'est donc pas surprenant de savoir que l'âge moyen du décès des vingt-quatre sœurs qui ont précédé Mère Bruyère dans la tombe soit de vingt-neuf ans.



L'ARBRISSEAU EST CONSOLIDÉ

CONSOLATIONS

Les rudes moments vécus au cours des premiers mois à Bytown auraient pu conduire nos sœurs à une démission bien légitime, mais le courage et la grâce tiennent la lampe allumée.

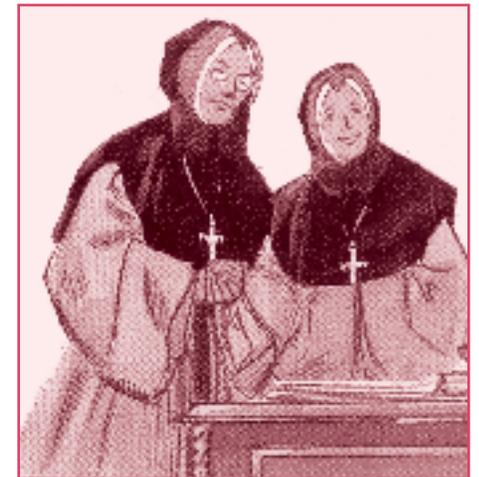
L'année 1846 s'ouvre sous d'heureux auspices.

Une lettre de Mère Dorothée Beaubien, celle qui devait être supérieure fondatrice à Bytown, apporte un baume sur les souffrances encore trop vives. Mère Bruyère en brise le cachet avec un religieux respect et lit à ses compagnes ce premier message que la chère malade leur adresse depuis les adieux du 19 février 1845 : « J'aurais voulu vous écrire plus souvent, mais le bon Jésus ne m'en a pas laissé la liberté. Je suis, comme vous le savez, la prisonnière de ce bon Maître. Depuis plus d'un an,

je suis captive ; cependant, je ne suis pas fatiguée de mes chaînes. Je veux rester attachée tant que mon divin Époux le voudra. »

Les sœurs se regardent en silence ; l'émotion met des larmes aux yeux des fondatrices. Elles ne sont pas seules, un soutien spirituel leur est assuré ! N'est-ce pas pour elles que la vertueuse Mère demeure si paisiblement sur la croix que lui a taillée le bon vouloir divin ? Ses souffrances ne sont-elles pas, dans une large mesure, la rançon qui assure la prospérité des œuvres naissantes ?

Cette rançon, les missionnaires la payent aussi, soit par la maladie qui les visite souvent, soit par d'autres épreuves dont la moindre n'est pas la surcharge des travaux. La part de Mère Bruyère dépasse naturellement celle des autres. Le Père Telmon est peiné de voir cette jeune Supérieure accablée sous le poids de si nombreuses responsabilités. Il lui conseille de déléguer Sœur Saint-Joseph auprès de Mère McMullen pour demander une sœur qui pourrait être maîtresse des novices, si possible. Le 20 janvier, l'heureuse commissionnaire revient avec une jeune professe, Sœur Xavier et une lettre de la secrétaire de l'Hôpital Général.



Sr St-Joseph et Sr Xavier

Les premières effusions passées, Mère Bruyère ouvre la lettre. Sa physionomie s'illumine d'un large sourire ; elle fait part à ses compagnes du rayon de soleil qu'apporte la missive signée Sœur Sainte-Croix. « Le bon Dieu vous fait là un riche présent. *Ma Sœur Xavier joint aux qualités du corps - elle est robuste et a bonne santé - une agréable figure et un caractère charmant. Douce, polie, prévenante, charitable, elle a un goût particulier pour le soin des malades. Elle vous sera donc très utile. Deux mois après sa profession, on l'a mise à la salle des orphelines ; vous savez si l'on y peut étudier autre chose que la patience. Je vous assure qu'il faut vous aimer pour vous donner ce qu'on a de meilleur. Vous la connaîtrez par la suite. »* Malgré ce témoignage et

l'entière créance qu'on lui accorde, Mère Bruyère et le Père Telmon trouvent Sœur Xavier bien jeune pour assumer la délicate responsabilité de maîtresse des novices. Le 2 février, Sœur Saint-Joseph doit ajouter cet emploi à celui de dépositaire. Le nombre restreint des novices et postulantes et les besoins des débuts autorisent ce cumul de fonctions. Le temps qu'elle ne donne plus au noviciat, Mère Bruyère le consacre à l'école, qui, grâce à un agrandissement, compte quatre classes depuis septembre 1845.

Le 22 février 1846, elle prend son premier contact avec un inspecteur protestant, Monsieur Hamnett Pinhey, que le gouvernement a chargé de visiter les écoles de la région. Le Père Telmon, qui en connaît le bon fonctionnement, espère que cette visite sera suivie d'une allocation du gouvernement, ce qui a lieu à partir de 1847.



En septembre 1846, Mère Bruyère voit la possibilité de faire donner des cours d'arts domestiques aux plus grandes élèves. Elle a confiance que Sœur Léocadie Dubé, admise au noviciat le 13 du mois d'août, s'acquittera bien de cette tâche. Cette postulante, dont la douceur et la piété imprègnent tous les actes, est une experte dans tenue de maison, en art culinaire et dans les divers genres de travaux à l'aiguille.

Mère Bruyère est heureuse de lui donner un emploi conforme à ses aptitudes. Afin que rien ne soit laissé au hasard, elle demande à Mère McMullen de lui procurer un bon traité d'économie domestique. En effet, dès les débuts, Mère Bruyère veut assurer la compétence dans toutes ses œuvres ; ce sera une des grandes préoccupations de son long supériorat que d'y former ses Sœurs.

Enfin, la lumière brille au bout du tunnel. La communauté augmente en nombre, de nouvelles portes s'ouvrent sur l'action et Mère Bruyère peut rêver en toute confiance d'avancer toujours plus loin.



DANS LA TOURMENTE

MÈRE BRUYÈRE ET LES CONTAGIEUX

Impossible de laisser passer l'occasion de la pandémie actuelle sans tourner les yeux vers l'époque où Mère

Bruyère eut à affronter sans armes ni soldats des situations similaires. Plus d'une fois, nous avons parlé de la terrible épidémie de typhus survenue en 1847, alors que des milliers d'Irlandais, fuyant leur pays atteint par la famine, se sont dirigés vers l'Amérique, emportant avec eux le spectre de la maladie contractée sur les bateaux surpeuplés. Notre registre des malades soignés dans l'Hôpital de Bytown fait état de 619 malades dont 167 ont connu la mort.

Nous porterons cette fois notre attention sur une autre tranche d'histoire moins connue mais comportant une semblable menace. À l'automne 1871, une épidémie de variole, maladie aussi contagieuse que mortelle, s'abat sur la capitale. L'urgence d'un hôpital spécialisé s'impose, mais personne ne le veut dans son voisinage. Les autorités sanitaires s'adressent donc à Mère Bruyère qui, face à cette détresse, accepte d'endosser un pareil risque en utilisant à cette fin l'hôpital bâti pour les émigrés irlandais en 1847. Elle pose cependant une condition : la chose doit demeurer secrète pour ne pas alerter les gens.

Il faut considérer que les circonstances avaient changé depuis 1847. À cette époque, l'hôpital du typhus avait été construit sur un terrain appartenant à la congrégation. Ce terrain était destiné à la construction d'un Hôpital général qui abriterait toutes les œuvres en plus des religieuses. Comme cet Hôpital y fut bâti en 1850,



Hôpital des émigrés

le petit hôpital des variolés se trouvait donc dans la cour arrière. Il fallait gérer à la fois cette proximité et le bon soin des malades sans risquer de répandre la contagion chez le personnel de la maison. Pour ce faire, cinq soeurs et deux domestiques demeurent séquestrés dans le nouveau lazaret dont l'usage est camouflé sous le nom d'Hospice Sainte-Anne. Les contagieux sont transportés de nuit par un fidèle et dévoué voiturier qui peut s'introduire dans l'hôpital improvisé grâce à un signal convenu. Quelle que soit leur nationalité, leur langue ou leur religion, ces malades y reçoivent tous les soins appropriés.

Mère Bruyère se préoccupe de ses sœurs « prisonnières dans leur château branlant ». Elle s'applique à leur montrer la signification profonde de leur dévouement. « *Le bon Jésus vous visite et vous encourage, j'en suis sûre, parce que les services que vous rendez à ces pauvres picotés lui sont fort agréables. Ce sont les membres souffrants de Notre-Seigneur. Aimez-les malgré leur apparence hideuse. Ne voyez que leur âme créée et rachetée par notre divin Sauveur.* »



Lazaret des picotés

Ces hautes considérations sont assorties de conseils d'hygiène. Elle veut d'abord que ses filles, mais aussi les malades, reçoivent une bonne alimentation : « *Avec tant de fatigue, vous avez besoin d'une bonne nourriture... Écrivez-moi si vous avez besoin du vin, des pommes, des confitures, de la viande rôtie, etc. Nourrissez bien vos malades, demandez ce qu'ils peuvent manger.* » Elle leur recommande

en outre de veiller à la propreté, de faire blanchir le linge sur place, de ne pas respirer l'haleine des malades. Selon les registres, 58 patients ont été assistés de cette façon. En ce passé lointain, soit en 1871, notre chère Mère devançait même les conseils des autorités sanitaires d'aujourd'hui. Elle écrivait à ses sœurs en réclusion : « *Prenez garde que ceux ou celles qui viennent chercher le manger n'entrent jamais au couvent.* ». Notre siècle n'a donc pas inventé la distanciation sociale!



Arbre toujours vert

L'ARBRE DEMEURE TOUJOURS VERT

L'ÉCOUTE DES APPELS INAUDIBLES

Dans un pays en voie de développement, il existe une œuvre remarquable appelée *Centre d'Accueil des Enfants Vulnérables*. Ce refuge accueille les tout-petits voués à la mort parce que leurs parents, handicapés physiquement ou mentalement et financièrement dépourvus, ne sont pas en mesure d'en assurer la survie.

Un jour, deux jeunes sœurs de la mission vont prendre un moment de détente et invitent les enfants du Centre, des bambins de 3 à 5 ans, à se joindre à elles pour faire des exercices et des pas de danse. Quelle bonne idée que de divertir et amuser ces bouts de chou ! Très vite, voilà que les enfants des alentours apparaissent, heureux de se



Football

joindre eux aussi à ce groupe. Bientôt, les plus vieux veulent jouer au football. À la grande surprise des sœurs, les équipes se forment et une trentaine de jeunes s'engagent dans le jeu. Enfin, les sœurs comprennent l'importance de tendre l'oreille du cœur pour se mettre à l'écoute des problèmes vécus par cette jeunesse. Pauvres,

malingres, ils ont le ventre vide. Ils éprouvent également une autre faim plus profonde encore, celle d'une vie différente de celle du travail. Les parents les envoient travailler au champ très tôt le matin ; le soir, ils doivent aller puiser l'eau et chercher le bois. Le dimanche, ils ne viennent pas à la messe parce qu'ils sont encore au champ. Ils sont donc privés d'une vraie vie d'enfant. S'ils viennent jouer, c'est que la chaleur du jour leur accorde un moment de liberté et ils sont heureux de pouvoir enfin s'amuser, oublier leur faim et peut-être espérer un petit quelque chose pour la calmer.

Mère Bruyère sourirait à cette œuvre qui permet de découvrir ce qui échappe à l'évidence. C'est en s'engageant dans des activités anodines que le cri de la misère devient perceptible et que la réalité se montre sous son vrai visage.

Sœur Lina Thériault



PRIÈRE POUR DEMANDER UNE FAVEUR

PÈRE, NOUS TE REMERCIONS D'AVOIR DÉPOSÉ
AU CŒUR DE MÈRE ÉLISABETH BRUYÈRE UN
REFLET DE TON INFINIE COMPASSION ET UN
PARFAIT ABANDON À TA DIVINE PROVIDENCE.
AUJOURD'HUI, DANS UN ÉLAN DE FOI ET DE
CONFIANCE, NOUS TE SUPPLIONS DE NOUS
ACCORDER, AU NOM DE TON FILS JÉSUS ET PAR
L'INTERCESSION DE MÈRE ÉLISABETH BRUYÈRE,
CETTE FAVEUR QUI NOUS TIENT À CŒUR ...
DANS LA FERME CERTITUDE QUE NOTRE PRIÈRE
SERA EXAUCÉE, PÈRE, NOUS TE LOUONS ET NOUS
TE RENDONS GRÂCE. AMEN



Personnel du Centre

Sr Huguette Bordeleau, SCO, directrice
Sr Lucie Carpentier, SCO

Collaboratrices :

Sr Louise Charbonneau, SCO, Sr Héléne Roch, SCO
Téléphone : 613-241-2710; Télécopieur : 613-241-5509

Courriel : ccebruyere@scogen.org

Site Internet : www.soeursdelachariteottawa.com
Conception graphique et mise en page : Daniela Yordanova



**Nous sommes fiers d'avoir été
choisis pour faire la mise en page,
l'impression et la distribution de
la revue ÉCHOS.**

Nous fournissons notre expertise de communication et de marketing pour plusieurs organisations catholiques au Canada et aux États-Unis. Laissez-nous vous aider à atteindre votre mission. www.printbridge.com

N.B. Veuillez, S.V.P., nous faire part de tout changement d'adresse afin de tenir à jour notre liste d'envois. Merci!

Vous connaissez une personne qui désire recevoir ECHOS? Faites-nous parvenir son nom et son adresse complète.



ECHOES

VOL. 39 NO 2 - JUNE 2020

FROM THE CENTER FOR THE CAUSE OF ÉLISABETH BRUYÈRE

EDITORIAL

The year 2020 provided a glimmer of the celebrations and the festivities planned for the 175th anniversary of the foundation of our Congregation. However soon the sunny sky was darkened by a very thick cloud: that of the fatal pandemic which sowed suffering and bereavement in its path. The Corona virus created havoc in all spheres of life: all public gathering venues are closed, schools, universities, churches and other. Nonessential businesses suffer the same fate. Quarantine, confinement, social distancing and public health measures are legislated. It feels like we are living in another world. However, the humanitarian endeavours worthy of praise are initiated and multiply, offering a more positive aspect of this disastrous situation. Companies modify their assembly lines in order to manufacture items

The Center for the Cause of Élisabeth Bruyère
27 Bruyère Street
OTTAWA ON K1N 5C9



which are indispensable to the battle against the virus. Great numbers of people offer their availability, their time, their physical strength and their hearts to fulfill the tasks, however humble they might be. The civil authorities offer essential financial assistance to institutions and to individuals. Health care professionals fulfill their duties with all their heart and soul, risking their lives to provide comfort and to heal the victims of the infection. Everywhere, eyes are opened to see the needs of others; hearts are open to humankind. The world will be a better place once we get through this incredibly difficult impasse.

Even though the sky is darkened, this edition of Echoes cannot overlook the 175th anniversary. In order to accomplish this, it brings to life the events, the facts and the emotions experienced during the first days of the foundation as they were vividly described by a person who lived in the same era as Mother Bruyère. The account of a factual testimony demonstrates that the initial charism adapts to the new circumstances and, even after 175 years, *the mission goes on.*

Enjoy this edition!

Sister Huguette Bordeleau, s.c.o.



THE SEED IS SOWN

A CALL TO BYTOWN

In spite of constant and serious research, scientists have not yet been able to resolve the mystery of the origin of the world. However, when it comes to the foundation of the Congregation of the Sisters of Charity of Bytown, the situation is very different given that all the authentic correspondence dating back to that period was preciously preserved to this day. Let us review the epistolary exchanges which lead to the creation of a new congregation.



On November 7, 1844, Bishop Phelan, bishop coadjutor and administrator of the diocese of Kingston, the diocese to which Bytown belonged, sends a letter to Mother McMullen, then General Superior of the Grey Nuns of Montreal. This letter said:

“My Reverend Mother, given that I wish to establish works of charity in Bytown, I have turned toward your community

to find members who could find and direct these works. The objective would be to provide a refuge for the infirm and the orphans, schools for the little girls who live in poverty and, in addition, to provide home visits to the sick.”

Prudent human behaviour noted two challenges to overcome in order to accept this foundation: first of all to sacrifice the sisters at a time when the personnel of the Mother house is already very scarce and then, to ensure the good functioning of an establishment at a time when the founders would have neither financial resources nor salaries. The only solution which could be considered was to abandon this project into the hands of Providence.

As Bishop Phelan does not reside in the city of Bytown, he entrusts this matter to the parish priest, Father Pierre Adrien Telmon, o.m.i. He reiterates the request made by His Excellency to the Grey Nuns of Montreal. After much hesitation and in spite of much opposition, the request is accepted. Four sisters are assigned to the new house in Bytown: Sister Dorothee Beaubien, superior, Sister Thibodeau, Sister Rodriguez and Sister Saint Joseph. Immediately, with the help of their companions, they begin the preparations. Bishop Phelan, Mother McMullen and Father Telmon exchange their respective commitments to both the material and the spiritual realms of the mission.



Father P. A. Telmon



Sister Élisabeth Bruyère

Hardship changes the plans made by humans. Sister Dorothee Beaubien, designated as the superior of the founding group becomes paralyzed. Is this a sign from God which confirms the objections expressed by many sisters about establishing a mission in this budding city also called the Babylone of the Ottawa Valley? However, the Council of Administrators does not give up. A replacement for this important responsibility must be found quickly. The Council meets and chooses Sister Fréchette. After reflection, the latter does not feel capable of accepting such a burden. So

another sister who possesses all the necessary qualities as well as the courage to sacrifice herself and the spiritual strength to accept such a mission must be found. One might say, a jewel is sought.

Sister Élisabeth Bruyère is God's elect. Named by the Council on February 5, 1845, she accepts on February 8. She is only twenty-six years of age and has only four years of religious profession. It is worthy of note that she possesses the qualities of spirit and of the heart which are only seen in heroes. One can only admire the work of Divine Providence who chose the humble care taker of the orphans.

The Venerable Mother Élisabeth Bruyère's "yes" opens the door onto a new life in this city. Bishop Phelan's and Father Telmon's dreams will come true. Thus, we are able to celebrate the one-hundred-and-seventy-fifth anniversary of the foundation of our congregation of the Sisters of Charity of Ottawa in 2020.



HARROWING TRANSPLANTATION

THE HARDSHIPS OF THE EARLY DAYS

The preceding article describes the detours taken by Divine Providence which lead to the election of Mother Élisabeth Bruyère as the superior of the new mission of Bytown. From that moment on, her destiny takes on a new direction. Once an educator of the young orphans, she becomes the builder on whose shoulders rest the future hopes of the rugged environment which has no social or charitable works in place. To begin to accomplish this task, in addition to her three professed companions Sisters Thibodeau, Saint Joseph and Rodriguez, she can also count on a novice, Élisabeth Devlin and an aspirant, Mary Jones. Very quickly, however, Miss Devlin must leave the community for health reasons.

Having left Montreal on the morning of February 19, 1845, they arrive in Bytown the next day at around 5:00 pm. Given that their house is not yet ready, the Oblate Fathers lend their rectory temporarily. On March 10, 1845, an event which is patiently awaited celebrates the definitive installation of the sisters in this environment: it is the blessing of the convent which is finally ready. The next day, Miss Mary Jones dawns the postulant's dress and, in the presence of three women who join the assembly, Father Telmon celebrates mass after having blessed the chapel.

In the midst of the great confusion of the sisters who have no table, the Reverent Father invites the women to share breakfast with them. Let us listen to the description of the first meal shared under awkward circumstances as described in the *Annales des Sœurs Grises de la Croix*, 1888 (*Annals of the Grey Nuns of the Cross*, 1888).



Foundation house

"We laughed as we looked at each other, said the first sisters, as we were not minimizing our state of poverty. In order to prevent these women from feeling bored, before setting the table, we said that it was necessary to create a new type of table. Fortunately, the doors were not yet permanently hung so we installed one on trestles and the job was done. Coffee, bread and butter were served; this was not Balthazar's feast for sure ... but the meal was seasoned with such joyous conversation that the women assured us that they had never eaten with more appetite. They were astonished to see our Sisters so cheerful, so happy while so deprived of everything, even the basic necessities."

The analyst continues: *"It is not without purpose that Reverend Father had exposed the poverty of our sisters. On that very day, they received a cupboard, chairs, a table with drawers for the refectory, kitchen utensils; tea, coffee, sugar, biscuits, etc ..."*



And there you have it. Our mothers are established in the humble cradle on St Patrick Street. They have their very own house and yet space is rather at a premium. Here is the testimony of the most senior sisters: *"During eleven months, the same room was used as the community, the refectory and the dormitory. In the evening, we brought our beds down from the attic and the tables were used as berths. The room was too small to accommodate all the personnel, a few were obliged to occupy the room where the men worked so they had to wait until the men*

departed before moving; given that there was a rush to get the work done and that work started as early as possible, the sisters were obliged to be early risers.

The spiritual exercises of the community took place in the hallways which were the only shared space; more than once, during our morning meditation, we felt the brushing of the heel of a boot which changed our reflections into exclamations: the labourers passed through to reach their work area."

If the set-up was extremely rudimentary, the tasks to be accomplished took on monumental proportions. "Given that there were only six of us to accomplish all our works of charity, says one of our venerable senior sisters, we can say that each sister's task extended from the basement to the attic. Daytime hours did not suffice; after having done the washing, taught all day, after having travelled throughout the city on impassable roads to assist the poor and the sick, once we returned home in the evening, exhausted and wet up to our knees, we had to cut into our sleep to repair clothing, do the housecleaning, wash the floors and other tasks."

These texts describe the daily lives of Mother Bruyère, of our founders and of those who preceded us long ago. They had to have a heart filled with self-denial, courage and dedication. In spite of the passion which filled these elite souls, the terrible conditions, the excessive workload and the frequent contact with people who were contagious overwhelmed their poor bodies. It is therefore not surprising to learn that the average age of death of the twenty-four sisters who preceded Mother Bruyère into eternal life was twenty-nine years.



THE CONSOLIDATION OF THE SHRUB

CONSOLATIONS

The difficult times lived during the first months of Bytown could have led our sisters to a legitimate abdication, but courage and grace sustained the flame.

The year 1846 began under favourable auspices. A letter from Mother Dorothee Beaubien, the sister who was supposed to be the founding superior in Bytown, brought solace amidst great suffering. Mother Bruyère breaks the seal with religious respect and reads the first message sent by this dear sick sister since they said farewell on February 19, 1845, to her companions: "I would have wanted to write to you more often, but the good Lord did not give me that liberty. I am, as you know, the prisoner of this

good Master. For over a year now, I have been captive; however, I am not tired of my chains. I want to remain attached for as long as my Divine Spouse wishes."

The sisters look at each other in silence; emotion brings tears to the founders' eyes. They are not alone, they are assured spiritual support! Is it not for them that the virtuous Mother remains so peacefully on the cross prepared for her in his divine goodwill? Is her suffering not, in a large manner, the ransom that is paid to ensure the prosperity of the budding ministries?

This ransom is also paid by the missionaries either in sickness which visits them frequently or in other hardships the least of which is the overwhelming burden of their work. Mother Bruyère's share naturally surpasses that of others.

Father Telmon is saddened to see this young Superior overburdened by her numerous responsibilities. He advises her to delegate Sister Saint Joseph to ask Mother McMullen for a sister who could become the mistress of novices, if possible. On January 20, the happy messenger returns with a young professed sister, Sister Xavier, and a letter from the secretary of the General Hospital.

After the first outpouring of joy, Mother Bruyère opens the letter. Her physiognomy is enlightened by a broad smile; she shares with her companions the ray of sunshine that this letter signed by Sister Sainte-Croix brings. "The Good Lord is offering you a precious gift. Sister Xavier, in addition to physical qualities – she is hardy and in good health – she also has a pleasant face and a charming character. Gentle, polite, considerate, charitable, she is particularly interested in caring for the sick. She will be very useful to you. Two months after her profession, we assigned her to care for the orphan girls; you will note that one develops patience. I assure you that we must love you to give you the best. You will soon get to know her."



Sr. St. Joseph and Sr. Xavier

hospital designated for the smallpox victims was therefore located in the backyard.

Both the proximity and the good care of the sick had to be managed without risking the contamination of the personnel of the house. In order to do this, five sisters and two servants were confined in this new lazaretto whose use is camouflaged by the name Saint Anne Hospice. The contagious patients are brought in during the night by a faithful and dedicated driver who can gain entry thanks to a secret signal. Whatever their nationality, their language or their religion, these patients receive all the necessary care.

Mother Bruyère shows concern for her sisters “who are prisoners in their rickety castle.” She makes sure to show them the profound meaning of their dedication. *“The Good Lord visits you and encourages you, I am sure, because the assistance you are providing to these poor victims of the small pox is very much appreciated. They are the suffering members of Our Lord. Love them in spite of their hideous appearance. Only see their soul which was created and saved by our Divine Saviour.”*



Smallpox victims' lazaretto

These lofty considerations are combined with health recommendations. First of all, she wants her daughters and the sick to be well nourished: *“With so much fatigue, you need nutritious food ... Write to me if you need wine, apples, preserves, roasted meat, etc. Feed the sick well, ask them what they can eat.”*

Furthermore, she recommends that they ensure the cleanliness of the property, bleach the clothing

on site and not breathe in the patients' breath. According to the register, fifty-eight patients were assisted in this way. In this distant past, that is in 1871, our dear Mother was ahead of the advice offered by the public health authorities of today. She wrote to her sisters who were confined: *« Be careful to ensure that those who come seeking food never enter the convent.»* Our century has therefore not invented social distancing!



THE TREE ALWAYS REMAINS GREEN

LISTENING TO THE INAUDIBLE CALLS

In a developing country, there is a remarkable charitable organization called *Centre for Vulnerable Children*. This refuge welcomes toddlers who have been left to die because their parents, physically or mentally handicapped or in financial distress, are unable to ensure their survival.

One day, two young sisters from our mission are given a time of relaxation and they invite the children from the Centre, toddlers aged three to five years of age to join them for some exercise and dancing. What a good idea to entertain and amuse these wee tots! Quickly, the children from nearby appear and are happy to join this group. Before long, the older children want to play football. To the sisters' great surprise, the



group breaks out into teams and approximately thirty children join the game. Finally, the sisters understand the importance of lending the ear of one's heart to hear the problems experienced by this young group. Poor and frail, their stomachs are empty. They also experience a hunger of another kind, even deeper, a life that is different

from their work life. The parents send them to work in the fields very early in the morning; in the evening, they must draw water from the well and collect wood. On Sunday, they do not come to Mass because they are still in the field. They are therefore deprived of their childhood. If they come and play, it is because the heat of the day provides a moment of freedom and they are happy to finally be able to enjoy some amusement, forget their hunger and maybe hope to find something small to alleviate their hunger.

Mother Bruyère would smile at this work of charity which allows the discovery of that which escapes the obvious. It is by becoming involved in trivial activities that the cry of misery is heard and that the face of reality is discovered.

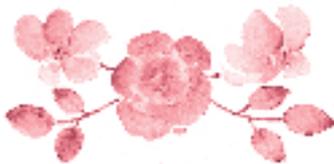
Sister Lina Thériault, s.c.o.



PRAYER TO REQUEST A FAVOUR

FATHER, WE THANK YOU FOR HAVING FILLED MOTHER ÉLISABETH BRUYÈRE'S HEART WITH A REFLECTION OF YOUR INFINITE COMPASSION AND WITH COMPLETE ABANDON INTO THE HANDS OF DIVINE PROVIDENCE. TODAY, WITH FAITH AND CONFIDENCE, WE BESEECH YOU IN THE NAME OF JESUS, YOUR SON AND THROUGH THE INTERCESSION OF MOTHER ÉLISABETH BRUYÈRE, TO GRANT THIS GRACE WHICH IS SO DEAR TO OUR HEART ...

WITH ABSOLUTE CERTAINTY THAT OUR PRAYER WILL BE ANSWERED, FATHER, WE PRAISE YOU AND WE GIVE YOU THANKS. **AMEN**



Staff

Sr Huguette Bordeleau, SCO, Director

Collaborators:

Sr Louise Charbonneau, SCO, Sr Hélène Roch, SCO

Phone: 613-241-2710; Fax: 613-241-5509

Email: ccebruyere@scogen.org

www.soeursdelachariteottawa.com

Graphic Design: Daniela Yordanova

PRINTBRIDGE



PrintBridge proudly designs, prints, and mails Echoes magazine.

We provide marketing and communications support for Catholic organizations in both Canada and the U.S. Let us help you achieve your mission!

Learn more about us at www.printbridge.com

N.B. Please, do not forget to let us know of any change of address. We like to keep our files well updated. Thank you!

If you know of anyone who would like to receive the ECHOES journal, send us their name and full address.